

Comment se dire adieu

LE FEUILLETON
CLARO



CECI N'EST HÉLAS PAS UNE PIPE, MAIS MON DERNIER FEUILLETON DANS « LE MONDE DES LIVRES », PUISQU'IL FAUT BIEN SAVOIR PAS-

SER LA MAIN – ET TANT QU'À FAIRE EN PLEIN ÉTÉ. En deux ans, j'ai, vaillamment, dû visiter quelques centaines de livres. Le hic, dès lors qu'il s'agit de « parler de livres », consiste bien évidemment à les choisir, c'est-à-dire à en « habiter » des légions avant de harponner ceux qui feront l'affaire. Il va de soi que ce qu'on cherche, ce n'est pas juste l'excellence : les livres ne sont pas des prétendants, et ceux qui boitent ont souvent plus d'attrait que ceux qui se pavent. Non, ce qui attire l'attention, ce qui l'éveille et la retient, c'est peut-être, ni plus ni moins, la capacité qu'ont certains à résister à la lecture. Je ne veux pas dire par là qu'ils se dérobent et rusent, font tout pour nous éviter ou nous embarrasser, mais seulement qu'ils ont eux-mêmes été écrits à l'aune d'une sourde méfiance.

Méfiance envers quoi ? Tout d'abord, je crois, envers cette fausse vertu, quasi météorologique dans sa conception, que serait la *lisibilité*, laquelle est érigée de plus en plus en condition nécessaire et quasi suffisante de tout succès et se plaît à célébrer les noces du littéraire et du commercial, alors qu'elle n'est bien souvent, cette *lisibilité*, que l'effet de manche d'un empereur nu, persuadé que ce qui est complexe est compliqué, donc obscur. Nombreux sont ceux qui aimeraient ne nous donner à lire que des livres *déroulés*, où la langue, allant de soi, y retourne aussitôt, comme celle du caméléon qui ne sort que pour faire mouche. M'ont toujours secoué les livres qui se nourrissent de cette méfiance, et refusent de tenir pour acquise une langue dont ils ne savent que trop l'origine, le trajet, les objectifs. Qu'il s'agisse de *La Haine de la poésie*, de Ben Lerner (Allia, 2017) – mon tout premier feuilleton –, ou de *Mire*, de Solmaz Sharif (Unes, 2019) – que j'ai effleuré la semaine dernière –, c'est cette vigilance dont j'ai pris plaisir à signaler et décrire les stratégies et défis. Les livres qui ne savent que dire, raconter, causer, bavasser, dégager, eux, une pénible impression de *déjà-lus* et n'enrichissent visiblement que les distributeurs.

S'il y a bien une chose que le critique-écrivain se doit de transmettre, c'est la ferveur. L'excitation. La fébrilité. Non celle qui pousse certains agités du télébocal à brandir un opuscule en criant « attention-chef-d'œuvre-si-j'en-crois-la-fiche-qu'on-m'a-rédigée » avec le sérieux



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAYRE

affligeant d'un camelot, mais celle qu'inocule en nous la traversée d'un livre ayant tenté quelque chose. C'est-à-dire, ayant accepté de perdre quelque chose, de sacrifier l'agréable immédiateté et la tranquille évidence pour mieux échouer, et nous faire partager l'éventuelle l'expérience d'un *déraillement* – plutôt que de faire comme Djian qui écrit, à propos de son personnage : « Assise sur le lit, elle tournait en rond. » Pitié. A ces tristes toupies domestiques, j'ai souvent préféré l'insolente tribu des mages et des sorcières – un Lambert Schlechter ou une Perrine Le Querrec, pour n'en citer que deux.

Au terme de ces vingt-quatre mois

d'apnées littéraires, j'ai également appris à me méfier de mes propres goûts, à ne pas suivre systématiquement le fil un peu trop rouge de mes intuitions – bref, à laisser les livres me court-circuiter. (J'en aurais bien volontiers électrocuté quelques-uns, mais mon prédécesseur, Eric Chevillard, avait déjà toasté le gros du cheptel.) Loin de moi l'idée qu'il y ait d'un côté de médiocres écrivains conservateurs et de l'autre d'ardents expérimentateurs – l'imposture, comme le diable, se complait souvent dans le détail. Il y a des audaces apprêtées, tout comme certaines coulées douces se révèlent parfois vives tranchées. Surtout, j'ai pu constater à quel point les livres que je choisisais m'obligeaient, en tant qu'écrivain, à laisser leur fièvre infuser dans mon écriture. J'ignore si j'ai su les aider en témoignant

Au terme de ces vingt-quatre mois d'apnées littéraires, j'ai appris à me méfier de mes propres goûts, à ne pas suivre systématiquement le fil un peu trop rouge de mes intuitions – bref, à laisser les livres me court-circuiter

de leurs écarts, mais ce dont je suis sûr, c'est que ces livres m'ont enrichi durablement en *frottant* leurs proses dissemblables à mon écriture critique. Bon an mal an, eux et moi avons eu d'intranquilles échanges. Il ne s'agissait pas de les défendre – on ne les accuse de rien, du moins pas encore... – mais plutôt de leur permettre de respirer en surface, *autrement*. Les livres qui préfèrent le tremblement à l'agitation ont besoin d'alliés, non de bonimenteurs. Aussi ai-je l'intention de continuer à fréquenter leurs ombres, que ce soit sur mon blog, Le Clavier cannibale, ou ailleurs.

Allons, il est temps de s'éloigner – le monde des livres n'est pas la semaine des quatre jeudis. Comment vous envoyer paître d'autres prés en 5200 signes ? L'espace me manque pour remercier ici tous ceux et toutes celles qui ont pris la peine de m'écrire pour me dire que je ne faisais pas forcément fausse route. Je préfère vous laisser avec cette phrase de Pierre Guyotat issue de *Coma* (Mercure de France, 2006) : « *Nomadiser, c'est se rendre disponible à tous, aux proches mais surtout aux inconnus. C'est aussi y oublier de plus en plus son moi, l'ennemi véritable mais hélas encore – et pour combien de temps – le support de la création.* » ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEN
philosophe

Topographies intimes



AVEC RETOUR À YVETOT (MAUCONDUIT, 2013), ANNIE ERNAUX OFFRE UN EXTRAORDINAIRE LIVRE-UNIVERS qui nous plonge en plein dans les

années 1940 et au cœur de notre humanité. Grâce à une sorte de génial « Google Maps littéraire », le lecteur est entraîné dans une exploration des plus libératrices. Il découvre la vie, le quotidien d'une enfance à Yvetot, et bien plus. Il entre dans l'épicerie-mercerie parentale, entend la 4CV paternelle, se glisse sur les bancs d'école, rencontre une mère devant son café, se laisse enseigner par cet être exceptionnel, cette féministe en qui vibre une constante et profonde empathie envers les démunis. La version audio rassemble avec bonheur le texte lu par Dominique Blanc et de savoureuses interviews d'Annie Ernaux, qui resuscitent pour nous la musique des jeunes années, les échos d'une adolescence, les rumeurs d'une heureuse rébellion. Que retenons-nous au fond du passé ?

Cette magistrale visite guidée décentre, remue et interroge ce que nous rejetons à la périphérie de nos vies. Le corps, l'appartenance, l'éducation qui, si elle libère, peut exclure, enfermer un être dans de redoutables déterminismes, voilà ce qui est en jeu. Quelles influences fondent une vie ? Qu'est-ce qui façonne une trajectoire sociale ?

Honte sociale

De ce temple de la mémoire et du réel – les deux s'unissent en une mystérieuse étreinte – surgit un magnifique éloge de la littérature, véritable « *mode d'emploi de la vie* ». Mais qu'est-ce qu'écrire ? Qui écrit ? Et comment éviter « *la langue de l'ennemi* », pour le dire dans les mots de Jean Genet ? Annie Ernaux dit sa vocation : « *D'une manière générale, mon souhait est d'écrire littérairement dans la langue de tous. C'est un choix qu'on pourrait qualifier de politique, puisque c'est une façon de détruire des hiérarchies, d'accorder la même importance de signification aux paroles, aux gestes des gens, quelle que soit leur place dans la société.* »

Dans la société ? L'auteure dissèque aussi cette honte sociale. Car il faut non seulement nous coltiner nos blessures, notre condition, mais aussi, sans cesse, vivre sous le regard de l'autre. « *« Ca pue l'eau de Javel ! » Et : « Qui est-ce qui sent l'eau de Javel ? Je ne SUPPORTE pas l'odeur d'eau de Javel ! » Je voudrais rentrer sous terre, je cache mes mains sous le bureau, peut-être dans les poches de ma blouse. Je suis affolée de honte, terrorisée à l'idée d'être désignée par l'une ou l'autre de mes voisines. » La moquerie d'une camarade de classe fait écrire à l'auteure : « *En cet instant, la fille de quatrième que je suis saisit tout très bien, que l'odeur de « la Javel » ainsi dit-on chez moi, et non « eau de Javel » – qui était jusqu'ici le signe même de la propreté, celle des blouses de ma mère, des draps, du carrelage frotté et du seau de nuit, une odeur ne dérangeant personne, bien au contraire – est une odeur sociale, l'odeur de la femme de ménage de Jeanne D., le signe d'appartenance à un milieu « très simple » – comme disent les profs, c'est-à-dire, inférior. A ce moment, je hais Jeanne D. Je me hais encore plus.* »*

Prêter l'oreille à *Retour à Yvetot*, c'est assurément oser revisiter, à son tour, la topographie d'une enfance, la nôtre, et déceler dans cette constellation de souvenirs les traces de l'universel, de l'affranchissement, de nos intimes vocations. ■

RETOUR À YVETOT, d'Annie Ernaux, lu par Dominique Blanc, « *post-scriptum inédit par l'auteur* », Des femmes-Antoinette Fouque, « *La bibliothèque des voix* », 19 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Les aventures de la vérole, saison 1

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



LA SYPHILIS, MALADIE RÉELLE, FUT AUSSI UN MYTHE. Près de cinq siècles avant l'apparition du

sida, elle a noué l'un à l'autre le sexe et la mort, séparés avant elle. Sa diffusion a transformé les représentations de la jouissance et des prétendus vices, réactivé la misogynie, instauré de nouvelles modalités du soupçon et de l'introspection. Au XIX^e siècle, avec Baudelaire, Flaubert, Maupassant et tant d'autres, elle a fini par s'identifier peu ou prou au génie, à la création, à la malédiction sacrée de l'artiste, et a suscité depuis quantité de textes et d'études. On connaît moins, en revanche, ses premières aventures au cours de la Renaissance.

C'est pourquoi on les découvre

avec intérêt dans *Le Siècle des vérolés*, qui ne rassemble pas moins d'une centaine de textes, échelonnés entre 1495 et 1630. Ariane Bayle, maîtresse de conférences en littérature générale et comparée à l'université Jean-Moulin Lyon-III, avec une dizaine de collaborateurs, a en effet ordonné par thèmes une riche moisson d'extraits d'œuvres médicales, morales, poétiques, théologiques, etc. On y croise bien entendu de grands noms (Shakespeare, Rabelais, Erasme, Du Bellay, Cervantès...), mais on découvre aussi quantité d'auteurs oubliés, et leur lot de questions méconnues ou insolites.

LE SIÈCLE DES VÉROLÉS. LA RENAISSANCE EUROPÉENNE FACE À LA SYPHILIS, anthologie sous la direction d'Ariane Bayle, avec Brigitte Gauvin, Jérôme Millon, « *Mémoires du corps* », 384 p., 26 €.

En tête de liste, le nom même du mal. « Syphilis » – nom d'un berger contaminé, apparu en 1530 dans le titre d'un poème du médecin et philosophe humaniste Fracastor (1478-1553) – ne s'imposera

vraiment que plus tard. « Vérole » est d'abord l'appellation la plus courante, et le reste jusqu'aux Lumières. Parallèlement, on parle en Allemagne du « mal français », en France du « mal napolitain », en Angleterre du « mal espagnol », car la pathologie vénérienne est toujours la maladie des autres. Sa provenance est forcément étrangère, son origine ailleurs.

Réprobation morale

Les auteurs de la Renaissance s'interrogent sur bien des points qui ressemblent de manière frappante à ceux scrutés dans les années 1980 au moment de la découverte du VIH. Ils cherchent ainsi le foyer d'origine (est-ce bien l'Amérique, récemment découverte ?), les modalités de contamination (un baiser, un contact avec les draps peuvent-ils suffire ?), la généalogie des transmissions (par qui passe-t-elle, de soldats à prostituées, d'un pays d'Europe à un autre ?). Ils s'efforcent également d'observer et de classer les symptômes et de comprendre

l'évolution du mal. Leurs descriptions cliniques sont hétéroclites, allant des chancres et bubons à la pelade, en passant par la fonte et le pourrissement des chairs, sans oublier... la perte du nez ! Ces tableaux pathologiques se trouvent fortement contaminés par la réprobation morale, qui diabolise la « pute vérolée », fustige les mœurs dissolues et conduit chacun à se défier de ses partenaires, ou à s'interroger sur les conséquences à long terme d'une passade lointaine.

En effet, avec cette pandémie d'un genre nouveau émerge une problématique inattendue. Elle voit s'entrecroiser, selon des axes inconnus auparavant, dissimulation, mémoire intime, rapport à soi. Se mettent alors en place des articulations inédites de l'intime et du social, du visible et de l'invisible, du dicible et du secret. On comprend peu à peu, en lisant cette singulière anthologie, comment, chaque fois, syphilis ou VIH configurent autrement médecine, morale et imaginaire. ■